

Oh ! ces hommes !

Autor(en): **[s.n.]**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 10

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193514>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50

six mois . . . 2 fr. 50

ETRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Voyage de Genève à Londres.

Au temps jadis, c'est-à-dire au XVIII^{me} et au XIX^{me} siècle, on aimait beaucoup les récits humoristiques de voyages, où des vers gracieux rompaient la monotonie d'une prose légère et facile. Le modèle en ce genre est le célèbre voyage de Chapelle et de Bachaumont.

Leurs imitateurs n'ont pas tous si bien réussi ; l'auteur du livre dont nous parlons, que l'on croit être un certain Gaudard de Chavannes, a quelquefois de l'esprit, de la finesse, de l'observation. Mais il ne garde pas de mesure : souvent il est grossier, banal, et pousse ses railleries jusqu'au sarcasme. Ce qui nous intéresse chez lui, ce sont les jugements qu'il porte sur les principales villes du pays de Vaud et leurs habitants ; nous y trouvons aussi certains tableaux de mœurs, qui nous montrent ce qu'était l'Allemagne au milieu du XVIII^{me} siècle. Peut-être un jour nous y reviendrons. Pour le moment, nous laissons la parole à M. Gaudard, qui était parti de Genève le 30 septembre. (L'année n'est pas indiquée).

« Passé à Nion, c'est une des quatre bonnes villes du pays de Vaud, un peu bicoque cependant : les trois autres sont Moudon, Morges et Yverdon ; ce titre de bonnes, dont ces quatre petites villes sont décorées, est relatif à certains privilèges en parchemin, dont le plus considérable accorde à leurs bourgeois de pouvoir *giboyer avec arquebuses le long des chemins et sentiers publics* : privilège qui leur est commun avec tous les gentils-hommes du pays possédant *terres seigneuriales*.

» Couché à Rolle, joli bourg, situé dans une contrée riante, appelée la Côte, qui produit de bons vins, qui se conservent longtemps. Le premier octobre, passé à Morges... Ses habitants passent pour avoir la tête un peu chaude.

» Arrivé à onze heures à Lausanne, ville fort ancienne, et la plus grande de tout le canton après Berne : elle se distingue par une police admirable ; on ne saurait rien ajouter à ses judicieux règlements, et à la merveilleuse exactitude avec laquelle ils sont observés, grâce à la prudente et infatigable vigilance du

magistrat. (Une note de l'éditeur dit qu'il pourrait bien y avoir un peu d'ironie dans cet éloge).

» Lausanne est illustrée d'une espèce d'université appelée académie, composée de professeurs très célèbres en langues mortes et autres sciences : elle porte le titre de vénérable, et ses membres celui de spectable : je n'ai pu trouver ce mot de *spectable* dans aucun dictionnaire de la langue française, c'est apparemment un diminutif de respectable.

» Ce vénérable corps étant établi principalement pour l'instruction des étudiants qui se destinent au saint ministère, qui, la plupart sont gens de village, et dont la langue maternelle est le patois du pays, idiome grossier, pesant et stérile ; il me paraît qu'il eût été convenable d'y établir un professeur en langue française pour corriger cet accent traînant et somnifère, cette élocution roturière, qui défigurent la plupart des prédications de ce pays là, et en éloignent les gens de goût.

» Il se fait à Lausanne un prodigieux commerce de vin en détail.

L'auteur nous raconte assez longuement l'entrée pénible dans le coche d'un pasteur trop volumineux ; enfin il arrive à Moudon.

« Cette ville est la première en rang des quatre bonnes, et fut la dernière qui se décida à embrasser la réformation, en rechignant, regrettant fort leur saint de bois doré, qui leur avait beaucoup coûté, et qui leur devenait inutile par leur changement ; ils le revendirent à quelques écus de perte, à une paroisse du canton de Fribourg, sous la réserve expresse qu'ils pourraient le racheter au même prix dans l'espace de dix ans, au cas qu'ils vinssent à reprendre l'ancienne religion. »

« Diné à Payerne, petite et ancienne ville, renommée par l'industrie, l'activité, la tempérance et l'opulence de ses habitants. (Note : L'esprit ironique de l'auteur se donne ici carrière). On y montre comme une pièce des plus remarquables.

Un squelette de selle antique
Penduré sous un sombre portique.
Ce respectable monument
Couvrit jadis élégamment

Le mulet d'une dame Berthe,
Reine illustre, fileuse experte
Qui dans cette ville régnait
Et sur cet animal filait.

» On voit sur le devant de cette machine un petit trou rond dans lequel on dit que cette princesse enfilait le bâton de sa quenouille. Cependant la plupart des savants de Payerne prétendent que cette reine n'a jamais résidé dans leur ville. (Note : elle y est enterrée), et assurent que cette selle a appartenu à Jules-César, et que ce trou était celui où cet empereur enfilait son bâton de commandement.

» Passé à Avenches, petite ville, autrefois grande, on y voit quantité d'antiquités romaines ; il y a quelques années qu'un bourgeois de cette ville ayant déterré dans son verger plusieurs médailles du haut empire, les fait dorer, après les avoir soigneusement nettoyées d'une vilaine rouille verte qui les couvrait, et en fit présent à un seigneur de Berne, son compère et protecteur, qui les reçut agréablement. »

Ces quelques citations suffiront à montrer que l'auteur n'était pas exempt de malveillance. Cependant, elles nous permettent aussi de mesurer le chemin parcouru dès lors, et de regretter moins le bon vieux temps, dont on fait tant d'éloges. J. B.

Oh ! ces hommes !

Les hommes?... De la graine à crispations de nerfs ! Et comment ne voulez-vous pas être névrosées, pauvres femmes que nous sommes, lorsqu'à l'entrée dans la vie nous commençons à souffrir des atteintes de l'homme, de cet être orgueilleux, vaniteux, entier, tyran, égoïste, ingrat, inconscient, hargneux, girouette et brutal.

Les hommes?... Horreur !

Et dire que nous ne vivons que pour leur servir de pâture, à ces monstres dévorants, nous, pauvres petites femmes, si dociles, si naïves, si crédules ! et toujours désabusées !

Nous sommes les victimes de l'inhumaine nature. Tout pour les hommes : lois, prérogatives, faveurs, liberté, force, irresponsabilité, jusqu'à leur constitution physique qui est exempte des ma-

laïses, des indispositions et des douleurs dont nous sommes sujettes, nous, par droit de sexe, à toutes les époques de la vie !

Et ils se plaignent des femmes !

Et ils crient miséricorde !

Et dans leurs hypocrites doléances, ils nous appellent la plus belle moitié du genre humain ! Mais sommes-nous naïves ? on nous appelle dindes ! Sommes-nous spirituelles ? des rouées ! Ignorantes ? des bécasses ! Instruites ? des pédantes ! Sommes-nous tendres ? nous sommes alors des crampons ! Froides ? des cadavres ! Si nous sommes riches ? des prétentieuses ! Pauvres ? des nullités ! Les aristocrates n'ont pas de cœur, les bourgeois sont trop sentimentales et les roturières ont des manières grossières.

C'est inouï !

Si cette pauvre femme est maigre, c'est une planche ! Si elle est grasse, un wagon ! Occupe-t-elle une catégorie moyenne ? elle est fade, insignifiante et ne compte pas ! Si elle veut être réservée, c'est une bégueule ; mais si elle est expansive, oh ! alors, c'est une vicieuse !

C'est épouvantable !

Avons-nous un caractère triste ? un saule pleureur ! Gai ! une légère ! Sommes-nous économes ? nous sommes avares ! Généreuses ? des femmes sans ordre, des gaspilleuses ! Enfin en toutes choses nous sommes, pour le sexe fort, des créatures nulles et encombrantes !

Oh ! ces hommes ! ces hommes !

Et pourtant c'est nous qui les consolons, charmons, soignons et dorlotons !

C'est nous, pauvres petites bêtes au bon Dieu, qui souffrons pour leurs plaisirs. En naissant, la mère souffre et elle continue à souffrir en nous élevant...

Mariées, nous gémissons des délaissements de nos maris qui passent généralement leurs soirées au cercle ou ailleurs, pendant que nous trimons à la maison et que, bourrées de soucis, nous faisons marcher le ménage. En mourant, nous leur laissons encore une légère consolation, celle d'être débarrassés de nous et de prendre une nouvelle femme pour continuer le même système.

Enfin notre existence se passe en gémissements constants, en rage sourde, en crises nerveuses, en migraines, et cela à cause de l'homme, de cet être qui ne connaît rien, qui ne sait rien, qui ne comprend rien, de ce profond égoïste qui ne sait vivre que pour sa propre vie.

S'il prend femme pour toujours, c'est pour qu'elle soigne son pot-au-feu et ses infirmités ; le reste à l'avenant. S'il la prend pour un temps provisoire, c'est pour s'amuser d'elle pour un instant, en passant, c'est pour la mépriser ensuite. S'il parle d'elle, c'est pour l'abîmer.

S'il en soupire, c'est qu'il a faim et qu'il voudrait... la manger toute crue.

Nous sommes enfin des machines à coudre au service de l'homme que nous nous donnons pour maître et qui nous détraque si souvent !

Nous sommes véritablement à plaindre !

Ah ! si ce tyran pouvait pénétrer en nous, ne fût-ce qu'une seconde, comme il regretterait son ton bourru, ses façons brutales, son indifférence humiliante, ses hypocrisies coupables, ses jeux de comédie et son égoïsme personnel !

Il abdiquerait sur-le-champ et deviendrait doux, humble, prévenant, charitable, généreux. Il nous ferait partager ses sensations intimes, il viendrait au-devant de nos désirs, il comprendrait nos besoins, nos aspirations, il serait toujours souriant, toujours caressant et toujours disposé à nous satisfaire, même le plus léger caprice !

Une vraie caillette, enfin !

Mais non, non, les hommes ne comprennent pas ça !...

Et comment voulez-vous tirer quelque chose de leur nature rebelle et mal conçue ? Tout est dur chez eux : l'âme, le cœur et... la main.

Les hommes ?... Quelle peste ?

Mais si nous nous mettions en grève ? C'est pour le coup qu'ils seraient attrapés !

Et... nous donc !

Quel dommage !... Ne pouvoir nous passer de ces monstres !

Oh ! quel supplice !

Mais que faire ?

Les repousser ?... Ils nous poursuivraient avec plus d'acharnement. L'expérience nous le prouve... Ils deviendraient alors collants, ce qui est agaçant et tout le contraire de nos goûts et de nos aspirations.

Les supplier !... Ils nous fuiraient sans pitié.

Les retenir avec douceur ? Ils nous trouveraient banales et monotones.

Que faire, mon Dieu ! que faire !

Dame ! continuer à porter les... culottes, en attendant mieux ; cela nous remonte le moral et sauve bien souvent des situations.

L'ANNÉE DE LA MISÈRE

par L. FAVRAT.

IV

A huit heures et demie, nos gens arrivaient sur la place de St-François, où avait lieu le marché aux pommes de terre et aux grosses denrées. Les chars n'étaient pas tous arrivés, et Pierre à Claude plaça facilement le sien en face de l'église, où la police les faisait aligner. Judith prit sa hotte et son panier et s'en alla vendre son beurre et ses légumes, ce qui fut l'affaire d'une demi-heure : deux dames lui achetèrent toute sa provision, non sans avoir demandé d'où venait le beurre et

s'il était frais, questions auxquelles elle répondit de la meilleure grâce, en offrant de le porter à domicile. Il était rare qu'elle fit longue station au marché ; sa bonne mine, la propreté irréprochable de son costume et le linge parfaitement blanc qui recouvrait son panier d'osiers, étaient autant de preuves en sa faveur, et les citadines arrivaient souriantes au lieu de passer dédaigneusement.

Ses commissions faites, Judith s'en vint retrouver son père et le relayer à côté du char, pendant qu'il allait en ville pour ses affaires. Le marché avait un aspect inaccoutumé ; tous, acheteurs et vendeurs, paraissaient plus animés qu'à l'ordinaire : ceux-là discutaient le prix ou la qualité, murmuraient et proféraient parfois de sourdes menaces ; ceux-ci étaient plus calmes ; ils mesuraient rigoureusement leurs quarterons de pommes de terre et tenaient le prix ferme à vingt batz ; mais si les citadins devenaient trop pressants, quelques mots en patois, larges et bien accentués, répondaient à leurs importunités. Ça et là de bruyantes contestations s'élevaient, et des voix criardes huaient les acheteurs en gros ; tandis que de char en char, de pauvres femmes ou des enfants mendiaient « une pomme de terre ou deux. » Autour de Judith, tout se passa bien ; elle vendit au prix courant les cinq ou six quarterons qui restaient encore. Pierre à Claude revint vers onze heures, triste et abattu. Qu'était-il arrivé ? La jeune fille eût bien voulu l'apprendre, mais son père gardait le silence, et elle savait qu'il ne fallait pas le questionner dans ces moments-là. Quand on fut en route, elle essaya de parler du bel argent qu'ils avaient fait. C'est vrai, répondit-il, et ce fut toute sa réponse. Il était décidément absorbé par une pensée pénible, et peu s'en fallut qu'il n'oublât la visite qu'il devait au menuisier d'Epalinges. Tiens ! s'écria-t-il enfin, j'allais oublier la grande affaire.

— Nous pourrions y aller un autre jour, hasarda Judith.

— Allons ! allons ! quand ce sera fait, ce sera fait, puis dans une espèce d'aparté : et où prendre ? C'est bien ton dam ! laisse-t'y rattraper une autre fois ! Enfin, à la garde de Dieu ! Cependant, en entrant chez le menuisier, il s'efforça de reprendre quelque sérénité d'esprit. Au fond, devait-il être de mauvaise humeur en pareille circonstance, et ne fallait-il pas, pour que le trousseau fit plaisir, qu'il fût commandé de bonne grâce : telle était la réflexion qu'il avait faite, et refoolant toute pensée sombre, il se montra presque gai. Judith, aimante et naïve, ne soupçonna pas cet effort de volonté et fut tout heureuse de ce retour inattendu. Pierre à Claude fit, du reste, très bien les choses : Je ne veux point de placage ; faites tout en bois dur ; simple mais bon, voilà ce qu'il nous faut dans le Jorat, où les meubles sont faits pour la vie. Quant à la commode, comment la veux-tu, Judiette ?

— Oh ! comme tu voudras, père.

— Non, choisis, je n'entends rien à ces nouvelles modes, d'ailleurs ce n'est pas pour moi.

— Si celle-là n'est pas trop chère, j'en aimerais bien une pareille, hasarda la jeune fille, en examinant un joli meuble à trois tiroirs, en bois de noyer.

— Va pour celle-là ! et se rapprochant du menuisier : Faites-nous du solide. Maintenant, que vous faudra-t-il pour le tout ?